

Notes de lectures de Georges Leroy

Mai 2017

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note** : La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

La liberté pourquoi faire ?



★★★★☆

Georges Bernanos

Folio, 250 p., 9 €

Un prophète n'est vraiment prophète qu'après sa mort, et jusque-là ce n'est pas un homme très fréquentable. « Je ne suis pas un prophète, mais il arrive que je voie ce que les autres voient comme moi, mais ne veulent pas voir. Le monde moderne regorge aujourd'hui d'hommes d'affaires et de policiers, mais il a bien besoin d'entendre quelques voix libératrices ». Une voix libre, si morose qu'elle soit, est toujours libératrice. Les voix libératrices ne sont pas les voix apaisantes, les voix rassurantes. Elles ne se contentent pas de nous inviter à attendre l'avenir comme on attend le train. L'avenir est quelque chose qui se surmonte. On ne subit pas l'avenir, on le fait.

Pour la dernière fois, à la veille de mourir, au sortir de la seconde

guerre mondiale, Bernanos jette son défi d'homme libre au monde contemporain, tant il est vrai qu'une des fonctions de l'esprit est de réveiller sans cesse l'inquiétude, et de renverser toutes les garanties du confort intellectuel. Un livre capital encore aujourd'hui !

Mémoires de paix pour temps de guerre



★★★★☆

Dominique de Villepin

Grasset, 670 p., 24 €

Depuis quinze ans, le monde semble emporté dans une folle course à la guerre. Le Moyen Orient est pris dans une spirale suicidaire sans fin, le terrorisme international nous défie, de grands empires entrent en confrontation.

Le virus de la guerre est en nous, rendu plus agressif par les peurs, les humiliations et les colères. La crispation des nations occidentales sur leurs privilèges et sur une vision du

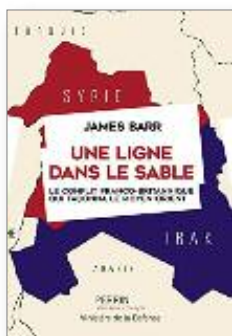
monde dépassée ne peut qu'aggraver les maux. L'auteur a voulu mettre la paix au cœur de son action.

Il faut apprendre à regarder le monde et à en comprendre les métamorphoses. Pour l'auteur c'est à nous d'entendre ce qui anime aujourd'hui les peuples et les nations, en Russie, aux Etats-Unis, comme en Chine, en Turquie, en Côte d'Ivoire ou en Colombie. C'est au plus près de la réalité que nous pourrions mesurer la faillite des Etats-Nations et le jeu des revendications identitaires dans une mondialisation qui semble condamnée à l'accélération perpétuelle.

Le moment est venu de s'atteler au travail de la paix, d'ouvrir les yeux sur les blessures du monde et de se doter des outils pour construire un nouvel ordre, stable et juste. Des solutions existent, mais elles nécessitent de la patience, de l'imagination, de la volonté. Pour contrer les épopées mensongères de la guerre, nous avons besoin d'un *récit de la paix*, qui constitue le grand défi, le seul héroïsme possible de notre temps, adapté à un monde fragile aux identités blessées, en mal de réconciliation. La conviction de l'auteur est que la France a un rôle à jouer dans ce nouveau monde, à condition de retrouver sa vocation

d'initiative, de médiation et de dialogue, fidèle à son message et à son histoire.

Une ligne dans le sable



★★★★☆

James Barr

Perrin, 500 p., 25 €

Comment la France et la Grande-Bretagne se sont-elles partagées le Moyen-Orient ? À travers une analyse novatrice, l'auteur montre que, des accords Sykes-Picot, en 1916, à 1948, tout a été mis en place pour dynamiter la région : la Syrie à feu et à sang, la montée des extrêmes terroristes, le statut de Jérusalem et la maîtrise du canal de Suez en ont tour à tour été les détonateurs.

Telles sont les répercussions d'un long face-à-face entre Londres et Paris dont la rivalité se cristallise autour de la question juive. D'un côté, les Anglais ont recouru aux sionistes pour contrecarrer les ambitions françaises au Moyen-Orient, conduisant ainsi à une escalade tragique de la tension entre Arabes et Juifs. De l'autre, les Français ont joué un rôle décisif dans la création de l'État d'Israël. Ils contribuèrent à organiser une immigration à grande échelle et une subversion violente et dévastatrice qui, en 1948, finit par engloutir un mandat britannique en déconfiture.

Revenant sur le duel aussi venimeux que mal connu entre la Grande-Bretagne et la France, ce récit écrit d'une plume fluide s'attache aux protagonistes du conflit – politiques, diplomates, espions et soldats – et éclaire les problématiques passées et actuelles du Moyen-Orient.

Mon amie Nane



★★★★☆

Paul-Jean Toulet

La Table ronde, 180 p., 16 €

La beauté de Nane : sa chair où tant d'artistes trouvèrent leur joie, ses courbes comme modelées par un sculpteur incomparable, la délicatesse de ses mains, ses yeux mordorés, et ces caresses qui créaient une volupté plus grande encore au milieu de la volupté... Nane, petite chose de 20 ans qui fait tourner inévitablement les têtes. Elle est fraîche et sucrée comme une pêche d'été et son intelligence limitée attendrit encore plus tous les hommes autour d'elle. Cette histoire parle simplement de tous les amants de Nane et de ses simagrées rafraîchissants pour plaire à ces messieurs.

Mais Nane est plus qu'une courtisane ardente et belle. En elle, l'auteur percevra la sagesse du monde, il découvrira la religion de l'amour.

Publié à Paris en 1905, ce livre trace le portrait doux-amer d'une

demi-mondaine de la Belle Époque. Amusant et, en même temps, intéressant à lire car il décrit la vie menée par une partie de la société il y a un peu plus d'un siècle.

Mourir un peu



★★★★☆

Sylvie Germain

Artège, 170 p., 6,50 €

« Partir, dit-on, c'est mourir un peu ». Mais partir d'où, pour aller où, et qu'entend-on par "mourir un peu" ? Comment le verbe mourir peut-il s'accommoder d'un adverbe de quantité alors qu'il désigne un événement à chaque fois unique, définitif, absolument inquantifiable ? Il en est du verbe mourir comme du verbe aimer : leur adjoindre un adverbe de quantité, d'intensité ou de manière revient à en moduler le sens de façon radicale, l'air de rien. "Il m'aime / Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... pas du tout", scandent les amoureux sur un ton enjoué en effeuillant des marguerites. Mais la désinvolture n'est qu'un masque, le jeu s'avère bien plus sérieux qu'il n'y paraît car l'enjeu est extrême en vérité - il en va présentement, ardemment de l'amour. On risque son cœur, sa joie, son plus vif espoir. L'amour, la mort : on ne badine ni avec l'un ni avec l'autre. Effeuiller le verbe mourir

ainsi qu'une fleur des champs c'est mettre à nu son propre cœur, ses pensées, son espérance. L'auteur médite en particulier à partir du tableau de Mantegna représentant le Christ mort, ainsi que sur des épisodes plus personnels.

Dans cet ouvrage, l'auteur traque la dynamique de la quête spirituelle à travers le thème des pas, de l'arrachement de la mort à nous-mêmes, avec l'écriture vive et inspirée qu'on lui connaît.

L'oligarchie de l'excellence



★★★★☆

Monique Canto-Sperber

PUF, 360 p., 21 €

Une université puissante, capable de contribuer activement à la croissance économique, de favoriser la cohésion sociale et de porter les ambitions culturelles d'un pays, est la meilleure garantie d'avenir dont celui-ci puisse se doter. Elle crée la confiance chez la jeunesse et ouvre des possibles pour la société entière.

Près de quatre cent soixante-dix mille jeunes s'orientent chaque année vers l'enseignement supérieur, afin d'y acquérir ce qui est considéré comme le meilleur atout pour une vie professionnelle et personnelle. Dans ces quelques années d'études, c'est l'avenir de notre pays qui se joue, génération après génération.

Quelles nouvelles institutions et quelles ambitions de formation plus en phase avec les réalités actuelles pourraient remédier à cette forme d'oligarchie de l'excellence, si française ?

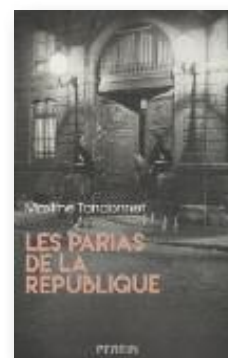
Pourtant, malgré l'importance de cet enjeu collectif, les privilèges d'une bonne formation tendent à se concentrer au sein d'un vivier étroit de bénéficiaires. En effet, seul un groupe réduit y accède : les enfants de milieux aisés, de la grande, petite ou moyenne bourgeoisie, cultivés, éduqués dans le bon lycée, entourés de « bons » parents bien informés.

Derrière une analyse éclairante qui fait ressortir les contradictions du système d'enseignement supérieur français, féru de méritocratie et pourtant producteur d'une oligarchie, l'ancienne directrice de l'ENS avance cependant des pistes qui peuvent laisser sceptiques.

Une vision à contre-courant du ressenti de nombreux enseignants-chercheurs qui se disent démunis face à des étudiants qui n'ont tout simplement pas les prérequis pour suivre une formation universitaire. Avec notamment une difficulté insoluble face aux bacheliers professionnels, dont le bagage de formation ne donne quasiment aucune chance de réussite.

Finalement, c'est peut-être le prisme de départ, cette volonté, louable certes, de rouvrir à tous la fabrique de l'élite d'un pays démocratique, qui aboutit à des solutions moins convaincantes, quand l'urgence est de trouver un système de formation dans lequel chacun peut réussir et trouver sa place dans la société.

Les parias de la république



★★★★☆

Maxime Tandonnet

Perrin, 260 p., 24 €

Bien avant DSK et Cahuzac, les politiques défrayaient la chronique ! Que ce soit Albert de Broglie, Joseph Caillaux, Alexandre Millerand, André Tardieu, Jules Moch, Georges Bidault, Michel Poniatowski ou encore Edith Cresson, tous ont déchaîné les passions, tutoyé les sommets, avant de subir les affres de la chute. Ces personnalités ont pourtant servi au plus haut niveau de l'Etat et ont joué un rôle parfois décisif dans l'histoire de notre pays, avant d'être tour à tour trahies, abandonnées et diabolisées, à l'exemple de Jules Moch. Ce socialiste féru d'ordre, plusieurs fois ministre sous la IV^e république, a compté parmi les quatre-vingts parlementaires qui refusèrent les pleins pouvoirs à Pétain le 10 juillet 1940, a pris une part active à la reconstruction et au refus du stalinisme, avant de sombrer en raison de sa gestion musclée des grèves de 1948. Intelligence, esprit visionnaire, force de caractère et sens du bien commun font souvent de ces incompris, bannis de l'Histoire, des personnages hors normes. Sans chercher à les réhabiliter, l'auteur en dresse des portraits dont la force est de mêler vie intime et convictions publiques. Il mène également, à travers

ces huit maudits, une réflexion sur le monde politique et s'interroge sur la notion d'homme d'Etat.

Nous, fossoyeurs



★★★★☆

Serge Federbusch

Plon, 260 p., 16 €

François Hollande a d'abord fait sourire les Français – peu de temps – puis il les a irrités. Il y a eu ses hypocrisies sur la dette et les impôts, ses mensonges sur le chômage, sa manipulation des comptes publics, son ministre du budget titulaire de comptes occultes à Singapour, sa gourmandise à faire durer les polémiques autour du mariage homosexuel pour affaiblir l'opposition, ses frasques crypto-conjugales, ses soins capillaires à 10 000 euros mensuels.

Tout cela ne paraissait encore qu'une duplicité politique ordinaire, une banale rouerie. Les islamistes avaient déjà frappé chez Charlie, au Bataclan. Mais la récupération politique de l'émotion populaire avait correctement fonctionné et la responsabilité du pouvoir fut un temps escamotée.

L'action de François Hollande semble frappée d'une malédiction et vouée aux commémorations et aux cérémonies funèbres. Le temps

des blagues et des manœuvres est révolu. Les esquives, les attermolements, les capitulations dans tous les domaines, stratégique, sécuritaire, communautaire, diplomatique, économique et politique a fini par démontrer que ce n'est pas un simple "enfumeur", ainsi que l'écrivain l'auteur dans un livre homonyme paru en juin 2013. Ce président peut même être considéré comme un véritable fossoyeur qui paralyse notre pays face aux menaces en tout genre.

Les Français n'ont plus envie d'en rire, on les comprend. Et ils attendent désormais qu'on leur dise comment éviter que des pelletées de terre n'ensevelissent ce pays qu'ils aiment tant. Un bilan sans complaisance de ce qui s'est réellement passé depuis 2012.e qui s'est réellement passé depuis 2012.

Le management Lean



★★★★☆

MM Ballé et Beauvallet

Pearson, 190 p., 21 €

On peut choisir de réussir... à condition de retrouver le chemin du développement : tout le monde est friand de produits réussis, agréables, utiles, à des prix abordables. Comment focaliser les énergies et initiatives de tous pour créer des produits et services innovants ?

La promesse du management lean est d'allier la satisfaction (celle des clients, des employés et des partenaires) à la croissance (celle de l'entreprise et des personnes). Le secret de son succès réside dans le développement des individus qui seul permet de créer de meilleurs produits et de meilleurs services. Le management lean n'est ni une méthode, ni une philosophie. C'est une pratique. Pour réussir, les dirigeants « lean » ont ainsi réappris à apprendre, à observer, à innover. Ils ont aussi réappris à manager, faisant du changement une pratique quotidienne qu'ils appliquent avant tout à eux-mêmes. Forts de vingt ans d'observation et d'accompagnement de ces entreprises et de ces dirigeants qui se sont engagés dans le véritable lean, les auteurs livrent ici les clés du succès de cette pratique, retrouvant ses sources profondes, originales et éprouvées, et plus que jamais pertinentes pour bâtir l'avenir.

Un ouvrage utile pour comprendre ce qu'est le lean management, à quoi il sert et le contexte dans lequel il peut s'appliquer. Devant l'incroyable expansion de la méthode lean dans tous les domaines du management, ce petit ouvrage récapitule ce qu'est le lean management, à quoi il sert et dans quels domaines il peut s'appliquer. Véritable mode d'emploi, il revient sur tous les concepts clés du lean management. Initialement mis au point par Toyota, le système lean est une méthode de management qui permet à l'entreprise d'être au plus près de la demande client et d'éliminer tous les gaspillages. Véritable révolution industrielle,

la pratique du lean permet de se concentrer sur la production de valeur. En améliorant sans cesse les processus de travail et en tirant parti de la qualité de la main-d'œuvre, elle donne les moyens de réduire les coûts sans délocaliser.

Le nouveau malaise dans la civilisation



★★★★☆

MF Castarède S Dock

Plon, 380 p., 20 €

En 1930, Freud publiait *Malaise dans la civilisation*, œuvre importante où il détaillait les fondements de la société et les dangers qui la menaçaient. Le livre se concluait par une épigraphe que beaucoup d'observateurs ont jugée prophétique du nazisme : "Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci, il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. Il faut dès lors espérer que l'autre des deux puissances célestes, l'éros éternel, fera un effort pour l'emporter dans le combat contre son non moins immortel adversaire. Mais qui peut prédire le succès et l'issue ?"

Plus de quatre-vingts ans après, ce malaise dans la civilisation, plus virulent que jamais, s'exprime sous des formes nouvelles. Retour des fondamentalismes religieux, attentats dévastateurs, crise écologique, addictions technologiques et impasses transhumanistes, désinvestissement spirituel, aliénation des médias, fractures politiques... Entre nihilisme et narcissisme, dépression et hébétude, l'être humain se perd, la société vacille.

Après *Le Nouveau Choc des générations*, les auteurs ont choisi cette fois d'unir leurs savoirs et de confronter leurs expériences pour offrir une approche singulière de ce trouble inquiétant qui traverse l'humanité, et pour allonger, sans concession ni détour, le monde d'aujourd'hui sur le divan.

Un livre entre analyse psychologique et sociologie. Un bon diagnostic mais partiel. La question est aussi philosophique ou anthropologique.

Place des Vosges



★★★★☆

Michel Braudeau

Le Seuil, 160 p., 16 €

C'était dans les années juste après l'explosion de mai 1968, celles de la jouissance et de l'évaluation des dégâts. Celles d'après le crash pla-

nétaire des Beatles. Celles des anciens combattants abattus, titubants, des filles qui reprenaient leurs esprits. Celles de Bowie. De la culture pop critique, du structuralisme, de la mise en abyme. Tout paraissait possible, les portes étaient ouvertes, et l'aventure au coin de la rue. Certains allaient s'éteindre, le souffle coupé. D'autres allaient traverser le feu. C'étaient les années soixante-dix et, pour l'auteur, cela se passait place des Vosges.

Cette illusion libertaire et sauvage est au cœur de ce récit : brève chevauchée intime qui a la vivacité d'une ombre, la légèreté d'une gaze et la fragilité d'une plaie. Elle flotte dans l'air du temps perdu et autour de la place des Vosges, petit lieu centrifuge (vers l'enfance, l'édition, l'Angleterre, les Etats-Unis, le Pérou), où l'auteur et quelques amis partageaient un appartement ouvert à presque tous les vents.

Ce fut une époque désordonnée et de guingois comme les appartements décrits et les destins saisis : la dernière où le XIX^e siècle s'émiettait dans le suivant, esprit et silhouettes, et où le centre de Paris valait assez peu pour accueillir toute la jeunesse du monde. Les femmes, la littérature et l'amitié sont les trois Parques de l'auteur, hélas ! Des personnages apparaissent, connus ou inconnus, que les croquis enchâssent dans une mémoire incertaine comme la circulation qu'elle évoque entre les corps, entre les vies. L'auteur, romancier et journaliste, est un excellent portraitiste des fantômes qui l'ont formé. Un parfum de nostalgie triste.

Pourquoi les vrais leaders se servent en dernier



★★★★☆

Simon Sinek

Pearson, 280 p., 25 €

Des équipes dévouées, engagées et performantes, un idéal inaccessible ?

Aux États-Unis, chez les Marines, les officiers mangent en dernier... Cette conception de l'organisation, qui fait passer les besoins des équipes avant ceux des chefs, a eu une résonance toute particulière pour l'expert Simon Sinek. Il s'est demandé pourquoi certaines équipes se serrent les coudes et sont confiantes envers leur leader au point de le suivre inconditionnellement.

Être leader, ce n'est pas décider seul. C'est être capable d'instaurer un climat qui protège l'organisation des rivalités internes et du désengagement. Qu'est-ce qui distingue alors précisément les bons des mauvais leaders ? Et comment les meilleurs parviennent-ils à générer l'adhésion de leurs équipes ?

En s'appuyant sur son expérience de terrain et sur les recherches les plus récentes en neurosciences, il démontre que si l'environnement de travail est bienveillant, si le leader inspire un sentiment d'appartenance et d'exemplarité, les salariés le suivent

et sont capables de performances remarquables. Si en revanche cette confiance est entamée, ils passent leur temps à se protéger les uns des autres et l'organisation se retrouve en danger.

Cet ouvrage optimiste et humaniste bouscule les idées reçues. Véritable changement de paradigme, la conception du leadership proposée ici place le leader au service de son équipe. Les grands leaders se soucient sincèrement de ceux qu'ils ont le privilège de diriger.

Théa



★★★★☆

Mazarine Pingeot

R Laffont, 360 p., 20 €

Paris, 1982 : fuyant le coup d'État, des centaines d'Argentins se réfugient dans la capitale française, des images macabres plein la mémoire. La vie de Josèphe, 22 ans, bascule lorsqu'elle croise l'un d'entre eux. À peine le coup de foudre s'est-il produit que le mystérieux « Antoine » disparaît. Josèphe se met alors à enquêter : qui est Antoine ? Que lui est-il arrivé ? Est-ce vrai, ce que Josèphe a lu sur les « disparus », sur ces « folles de la place de Mai » ?

Alors qu'elle découvre le passé de l'homme qu'elle aime, la jeune femme est brutalement renvoyée à

sa propre histoire familiale, aux secrets et aux silences de ses parents... Bientôt les stigmates de la guerre d'Algérie viendront se mêler à ceux de la dictature argentine...

Un roman d'apprentissage ardent, politique et sensuel, qui explore la découverte de l'amour et de l'horreur du monde. Une forme d'autobiographie ?

Prends le temps de penser à moi



★★★★☆

Gabrielle Maris Victorin

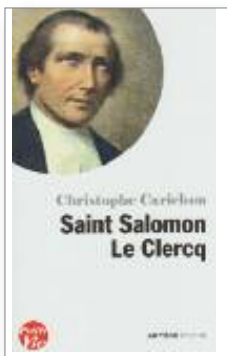
Grasset, 130 p., 13 €

« Vers midi, le jour de sa mort, je ne lui ai laissé qu'un seul message : « Papa, je t'en supplie, rappelle-moi ». Un seul suffisait. Je savais qu'il m'appellerait s'il le pouvait. Ma voix était grinçante, désagréable. Il m'avait fallu une volonté considérable pour arriver à parler (sans pleurer, sans crier), après l'annonce un peu sèche de son répondeur "Bernard Maris, euh... merci de laisser un message". Quand j'y pense, quelle étrange façon de commencer ma phrase : "Papa, je t'en supplie." Jamais je n'avais eu besoin de le supplier de quoi que ce soit. »

Mêlant souvenirs d'enfance et ceux du 7 janvier 2015, l'auteur fait le récit déchirant de la mort

d'un père mais aussi de sa vie. En creux, se dessine le portrait d'un homme brillant, rêveur, d'un père tendre et aimant. Histoire personnelle d'une vie brisée par le fanatisme, histoire universelle de la douleur d'une fille qui ne retrouvera plus son père. Ce livre triste et joyeux est un hommage fulgurant à l'économiste qui voulait redonner le sourire aux Français.

Saint Salomon Le Clercq



★★★★☆

Christophe Carichon

Artège, 130 p., 9 €

Nicolas Le Clercq naît à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 14 novembre 1745. Son père, négociant dans cette ville marchande, et sa mère, constituent pour Nicolas et ses frères et sœurs un foyer « à la solide foi chrétienne ». Le 23 mars 1767, alors qu'il n'a pas encore 22 ans, Nicolas rejoint le noviciat des Frères des Écoles chrétiennes à Saint-Yon dans la banlieue de Rouen. Le jour de l'Ascension suivant, il reçoit la robe noire et le rabat blanc propre à cet Institut fondé moins d'un siècle plus tôt par saint Jean-Baptiste de La Salle.

Selon la pédagogie novatrice du saint fondateur, Nicolas, désormais Frère Salomon, prendra en charge l'instruction des élèves. En 1770, il

est envoyé à Maréville, près de Nancy. Pendant plus de dix ans, il se consacre aux pensionnaires et aux novices de cette « *grosse institution* ». Les lettres qu'il écrit alors à ses proches témoignent d'une vive humilité. Le combat intérieur contre « *les sécheresses [dans la prière], les dégoûts et [s]on peu de progrès dans le bien* » (lettre à sa sœur Rosalie du 19 juin 1777), montre une âme cherchant toujours à s'améliorer. Il est envoyé en 1782 au scolasticat supérieur de Melun comme professeur : il fait le voyage avec le Frère Agathon, supérieur de la congrégation, qui le laisse quelques jours à Boulogne revoir sa famille.

Au chapitre général de 1787, il est choisi comme secrétaire : il reçoit ce changement avec sa disponibilité et son humilité habituelles : « *Priez Dieu seulement qu'il m'accorde de faire mon emploi, quel qu'il soit, pour son amour, qu'il détruise mon orgueil et qu'il me donne l'humilité, en un mot que je devienne un saint. Oh ! que j'en suis éloigné !* », écrit-il à Rosalie (17 juillet 1788).

En 1790, alors que la Révolution française est engagée, il refuse de prêter serment à la Constitution civile du clergé. À Paris, il poursuit sa mission dans la clandestinité. Après la chute de la Monarchie le 10 août 1792, la tension monte dans la capitale. De nombreux suspects sont arrêtés. Le Frère Salomon est emprisonné au couvent des Carmes le 15 août. Deux semaines plus tard, le 2 septembre, le couvent est investi par des sans-culottes exaltés. C'est le carnage.

Parmi les cent quatre-vingt-onze personnes massacrées et reconnues

mortes pour leur foi ce jour-là, le Frère Salomon sera béatifié par Pie XI le 17 octobre 1926. Le dimanche 16 octobre 2016, le pape François l'a déclaré saint.

Recherche femme parfaite



★★★★☆

Anne Berest

Folio, 240 p., 7 €

Ce roman est une fable moderne sur la quête de perfection dans laquelle se perdent les femmes qui s'obstinent à être exemplaires dans tous les domaines de leur existence : couple, famille, travail. Julie et Emilienne partagent le même palier. Julie est cadre supérieur, Emilienne est photographe. L'une est altruiste, perfectionniste, amoureuse de son mari et toujours de bonne humeur. L'autre est dilettante, fille facile, adepte de l'humour noir et légèrement alcoolique. Une nuit, Julie, la femme modèle, l'être idéal, sombre dans une crise de folie. Emilienne découvre que sa voisine souffre d'une dépression, cachée à son entourage. Elle décide alors de comprendre d'où vient ce mal, en partant photographier les "femmes parfaites" à qui son amie voulait tant ressembler. Mais évidemment, rien ne se passe comme prévu... Sur son chemin, elle rencontrera une médecin de campagne, une adolescente championne de ska-

teboard, une pharmacienne victime de sa beauté, une avocate qui ressemble à Sophie Calle... Cette recherche sera l'occasion d'un surprenant voyage, un roadbook burlesque qui la mènera d'Orléans à Arles en passant par Venise. Cette histoire d'amitié est aussi, derrière l'humour apparent, une réflexion sur notre rapport au corps, à la maigreur et à la sexualité. rps, à la maigreur et à la sexualité.

Sans Véronique



★★★★☆

Arthur Dreyfus

Gallimard, 250 p., 19,50 €

Plusieurs secondes ont passé, durant lesquelles Bernard s'est efforcé d'ordonner les mots qu'il venait d'entendre, et qui s'enchevêtraient dans son esprit : Sousse, la Tunisie, un attentat, ce matin, Véronique – tout cela n'avait aucun sens, *Monsieur, vous m'entendez ?* a articulé la voix, tandis que, de l'autre côté, Bernard se mettait à trembler, écrasant sa main gauche sur la tablette du téléphone, ici les chiens, qui avaient perçu son état, se sont approchés, avant qu'une phrase enfin s'échappe de sa bouche : *Qu'est-ce qui est arrivé à ma femme ?*

L'auteur réussit un roman à la fois courageux et brillant, qui mêle plusieurs destins et plusieurs histoires,

avec en toile de fond, le monde comme il va aujourd'hui. Nous sommes à l'été 2015 et un Tunisien, étudiant a priori sans problème, vient de massacrer à la kalachnikov trente-huit personnes sur une plage de Sousse, avant d'être abattu par la police. Véronique fait partie des victimes. C'est son corps qui a été, le premier, montré à la télévision. Cette littérature contemporaine pose la question terrible de ces morts gratuites, de ces morts pour rien, de ces morts absurdes.

Les polars d'Edgar



★★★★☆

Jean-Pierre Soisson

ed. de Fallois, 220 p., 18 €

Fasciné par les multiples facettes d'Edgar Faure, homme politique influent de la IV^e République, historien et essayiste, l'auteur déchiffre la partie fictionnelle de son œuvre. Edgar Faure a laissé 4 romans policiers qui méritent d'être découverts. Ce texte permet d'aller à la rencontre d'Edgar Faure et de découvrir d'autres facettes de sa personnalité.

Les quatre romans policiers de l'académicien, de secrets en rebondissement, évoquent son regard sur la société, l'importance qu'il accorde aux plaisirs de la vie et à la dimension spirituelle de l'existence.

Tant que je serai là



★★★★☆

Elsa Ferrier

Gallimard jeunesse, 30 p., 13,50 €

Tout le monde peut avoir peur... Petits ou grands peuvent avoir la nuit des cauchemars. Voici donc un album apaisant, véritable ode à l'imagination. Un livre à lire le soir à partir de 3 ans. Bonne nuit les petits !

La vie magnifique de Frédéric Dragon



★★★★☆

Stéphane Arfi

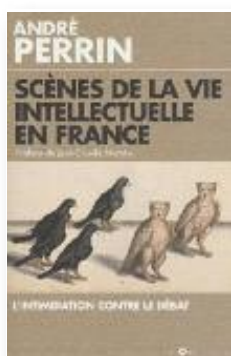
Grasset, 270 p., 19 €

Le jeune Frank Dragon ne parle pas. Il écrit son histoire, celle d'un petit garçon pris dans les drames de la seconde guerre mondiale. Il échappe aux rafles qui ont emporté ses parents, est caché à la campagne puis hébergé dans un pensionnat religieux. De brèves retrouvailles avec un père brisé par les camps l'entraînent dans une errance hallucinée avant qu'il ne parvienne enfin

à échapper au monde fracassé où il a grandi.

Une traversée initiatique dans la France des années quarante, portée par l'imaginaire, l'humour, le regard fantasque du garçon devenu jeune homme. Et si la poésie de l'enfance était notre plus grande force face à l'adversité ?

Scènes de la vie intellectuelle en France



★★★★☆

André Perrin

ed. du Toucan, 240 p., 20 €

Nous jouissons en principe dans notre pays d'une entière liberté d'opinion et d'expression ; nous vivons en pratique sous un régime de liberté surveillée. Une discipline de parole très contraignante réduit le champ et le nombre des sujets ouverts à une véritable discussion. Les notions, les termes et même les faits les plus nécessaires à l'intelligence du présent sont l'objet d'une censure vétilleuse. Comment échapper à la tyrannie paralysante du politiquement correct sans tomber dans la licence improductive du politiquement incorrect ? Ce livre nous libère magistralement de cette alternative démoralisante. Qu'il s'interroge sur les relations entre religion et violence, qu'il se demande si

« expliquer, c'est déjà excuser », ou qu'il suive dans leurs usages légitimes et illégitimes les notions de race, d'identité ou de civilisation, il éclaire les questions qui nous pressent et nous divisent avec précision, rigueur, humour, et toujours une admirable clarté. Il montre qu'en rassemblant les faits pertinents, en prenant appui sur les suggestions contenues dans le langage usuel, en appréciant selon la raison commune les diverses opinions, qui sont autant de « vues » sur les choses, nous pouvons surmonter nos partialités et éclairer effectivement la complexité du monde politique, social et moral.

Ancien professeur de philosophie, André Perrin dénonce ces intellectuels qui « *confondant la position du savant avec celle du militant [...], traitent leurs interlocuteurs comme des ennemis et s'emploient, par divers moyens, à rendre impossible un véritable débat.* »

L'auteur constate que dans les débats qui occupent la scène médiatique contemporaine en France, le souci élémentaire de chercher à savoir si les assertions des intervenants sont simplement vraies ou fausses est régulièrement bafoué.

Ils le font de plusieurs manières : d'abord, en s'interrogeant sur les mobiles qui poussent tel ou tel à affirmer ce qu'il affirme : c'est le procès d'intention. Ensuite, en réduisant le propos de l'adversaire aux conséquences supposées de ses thèses. C'est l'accusation mille fois ressassée : « *faire le jeu de...* ». « *Ce faisant, on a substitué [...] l'ordre du bien et du mal à celui du vrai et du faux, rendant ainsi im-*

possible un débat intellectuel. » Enfin, troisième manière d'empêcher le débat : la police des mots. Interdiction de parler de racines, d'identité, de dette, de civilisation...

Ainsi s'organise une véritable police de la pensée, dont l'auteur donne de nombreux exemples, du procès d'Éric Zemmour sur les trafiquants de drogue à Michel Onfray qui ose prendre du recul par rapport à l'émotion médiatique provoquée par la photo du petit Eylan, en passant par Alain Finkielkraut, accusé de racisme en raison de son analyse de la mort de deux adolescents dans un transformateur EDF.

Une analyse très fouillée, indispensable pour comprendre la vie intellectuelle française. Dans le désarroi et l'anxiété qui nous assaillent, il est cette chose rare, un livre encourageant.

Tu es la meilleure mère du monde



★★★★☆

Isabelle Laurent

Artège, 250 p., 14 €

Lorsque l'enfant entraîne ses parents sur des chemins sur lesquels ils n'auraient pas voulu aller, ils s'enlisent dans des interrogations sans fin. Comment résoudre les difficultés, comment continuer à aider son en-

fant lorsqu'il ne veut plus rien écouter ? Il s'agit alors d'aller extraire ce qui est caché en nous et qui est là depuis toujours.

À partir de son expérience, de témoignages et d'un éclairage spirituel, l'auteur nous permet de découvrir six clés pour trouver la paix intérieure et avoir l'attitude juste au quotidien et illustre le tout par une série d'exercices pratiques.

Les voix de la nuit



★★★★☆

Eugène Green

R Laffont, 220 p., 18 €

Après un long séjour à Paris, un jeune homme, Patxi Etxezaharra, rentre dans sa ville natale de Saint-Sébastien, où il espère vivre avec sa compagne et écrire un roman. Mais le premier soir il croise en bord de mer son ami d'enfance, Matxi, méconnaissable. Le lendemain, Matxi le contacte, et lui avoue que, lors de leur rencontre, il était sur le point de se tuer. Il insiste pour que Patxi l'accompagne dans sa maison de famille, au Pays basque Nord, où adolescents ils passaient ensemble leurs vacances d'été, et où Matxi sent qu'il y a des forces qui l'empêchent de vivre. Malgré lui, le jeune écrivain accepte de le suivre.

En revenant dans ce lieu, Patxi et Matxi retrouvent un temps la joie

et l'insouciance de leur jeunesse. Mais bientôt d'étranges événements, et l'apparition de personnages fantomatiques, introduisent dans ce cadre idyllique un sentiment de trouble et de menace. Les deux amis se lancent alors dans une quête vers la source du mal, pour se délivrer du passé. Tout homme est un mystère... certains plus que d'autres.

La véritable histoire de Rintintin



★★★★☆

**Jean-Michel Derex
et Clém. Masson**

ed. P de Taillac, 36 p., 14 €

L'éditeur normand spécialisé dans la Défense, vient de publier un ouvrage consacré à Rintintin, un chiot né en 1918, en pleine Première Guerre mondiale, et qui a été recueilli par un jeune soldat américain, le caporal Lee Duncan.

Le chiot est né dans un chenil allemand. Abandonnées, la mère et la portée ont été recueillis par les Américains et sont devenus les mascottes d'une escadrille basée à Toul-Rosières. A la fin de la guerre, Lee Duncan est rentré aux USA avec un mâle et une femelle, Rintintin et Nénette ; cette dernière est morte peu après son arrivée dans le Nouveau monde.

En 1922, Rintintin a tourné dans un premier film et est devenu célèbre. 32 films et une flopée de petits Rin-

tintin plus tard (nommés tous du même nom, avec un chiffre), le Rintintin français est mort. En 1932, peu après sa mort, son corps a été ramené en France et enterré à Asnières.

L'histoire continue puisqu'en 1954 un feuilleton est créé, avec deux des descendants du célèbre chien. 164 épisodes narreront les aventures de Rusty, le petit caporal, et de Rintintin.

Les véritables enjeux des migrations



★★★★☆

Jean-Paul Gourevitch

Le Rocher, 220 p., 17 €

Immigration, émigration, quels sont les enjeux pour la France du XXIe siècle ? Un sujet d'une brûlante actualité qui pose des questions décisives : Quel avenir pour ceux qui arrivent en France ? Comment gérer le flux d'immigrants réguliers et irréguliers ? Comment convaincre ceux qui veulent partir de rester, et ceux qui sont partis de revenir ? Au-delà des statistiques, l'auteur dresse un état des lieux documenté de ces migrations et donne des clés pour le futur, avec objectivité et courage. Un livre essentiel avec un seul but : celui de lutter contre les préjugés.

Les migrations constituent, avec les problèmes du chômage, de la dette et de la justice sociale, la mon-

tée de l'islamisme radical et la préservation de l'environnement, un des enjeux majeurs de la présidentielle de 2017.

Ce livre commence par fournir une approche statistique des migrations, tant en ce qui concerne l'immigration qui entre en France que l'expatriation de citoyens français. Il note au passage l'absence de statistiques ethniques concernant les immigrés qui entrent en France.

Ensuite, l'auteur aborde l'approche géopolitique des migrations. D'abord au niveau des pays d'origine, analysant les itinéraires des migrants, le problème des réfugiés, la notion de migrations environnementales, l'impact de l'aide aux pays en développement sur le désir de migration ainsi que les transferts de fonds. Puis, au niveau des pays de destination, l'auteur examine des aspects aussi variés que les quotas de l'immigration de travail, le regroupement familial, le droit du sol, les migrations médicales et sociales, l'Aide Médicale d'Etat, les faux demandeurs d'asile et le problème des reconduites, les mineurs isolés, les prestations sociales injustifiées.

Suit un important chapitre consacré à l'approche sociétale des migrations avec un dossier explosif au sujet du lien entre délinquance et immigration, entre chômage et immigration, entre travail illégal et immigration, entre contrefaçon et immigration, entre prostitution et immigration, entre fraude et immigration.

Enfin, le livre tente d'évaluer le coût de l'immigration, avant d'entreprendre une approche politique des migrations qui impose de choisir entre assimilation, intégration et mul-

ticulturalisme et conclut en envisageant les scénarios du futur : « vivre ensemble », « modèle républicain », invasion, résistance, partition et vivre « côte à côte ».

Un ouvrage bien documenté que l'auteur espère être utile pour voter en connaissance de cause en 2017

Les soirées chez Mathilde



★★★★☆

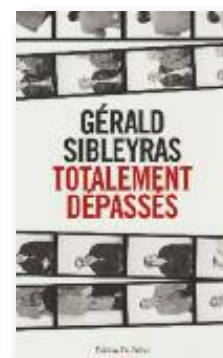
Dominique Fabre

ed. de l'olivier, 240 p., 18,50 €

« Il ne faisait pas encore jour. D'habitude, dans les contes, ce sont les oiseaux qui donnent le signal du départ. Il a posé son manteau à lui en plus du sien à elle sur les épaules de Mathilde ; elle était fatiguée. »

Dans les années 80, un étudiant désœuvré et sans le sou, fréquentant davantage les bars que la fac, est invité à une fête dans la banlieue chic, à Sèvres. Le jeune homme découvre une petite société de personnes qui boivent, bavardent, flirtent et dansent dans une ambiance où les problèmes de la vie quotidienne semblent ne plus exister. Fasciné par l'atmosphère qui règne dans la grande maison de Sèvres, il reviendra et se mêlera à ce monde qui est à l'opposé du sien. L'auteur convoque et ressuscite une époque à jamais disparue. L'émotion est là, à fleur de peau, fugitive, capturée par son écriture sensible.

Totalement dépassés



★★★★☆

Gérald Sibleyras

ed. de Fallois, 200 p., 17 €

Une guirlande de témoignages. Fictifs, bien entendu, et d'autant plus criants de vérité. Chacun sait que les faux témoins sont les plus convaincants. Des historiettes, des anecdotes. De minces tranches de vie exposées par des gens ordinaires qui se racontent sans fard. D'Antoine, 38 ans, développeur informatique chez Orange, jusqu'à Aldo, 53 ans, sous-brigadier de gendarmerie en disponibilité, en passant par Philomène, Bertrand ou Alysée, tous les âges, toutes les positions sociales. Nous en avons, à coup sûr, croisé quelques-uns au coin de la rue.

Ce qu'ils narrent avec leurs mots souvent naïfs, sans le moindre recul, peut sembler, à première vue, anodin. Pourtant, l'émotion en émane. Et aussi la cocasserie, l'humour le plus souvent involontaire. Il y est question de ce qu'il convient d'appeler des « faits de société », du trouble qu'ils engendrent ou pourraient engendrer. Ainsi de la vogue de la pensée positive (elle permet d'occulter les carences de Pôle Emploi), celle des sites de rencontre qui rendent caduques, voire inimaginables les idylles réelles et toutes

simples de jadis. Un autre cas : soucieux de s'adapter à la mondialisation qui avance à grands pas, contraint toute sa famille à ne s'exprimer qu'en anglais. Quant à Jérôme, qui, à l'instar de nombre de nos contemporains, a fait de l'écologie sa religion, il apprend, avec l'effroi que l'on devine, que sa femme le trompe avec un torero.

D'être « totalement dépassés », comme l'affirme le titre. Par une époque qui va trop vite. Par l'évolution des techniques aussi bien que des mœurs. Par ce qu'on appelle le Progrès et qui n'est souvent que le masque de la régression. Par la dictature de la mode, la prégnance de la publicité et des idées au goût du jour. Bref, par tout ce que nous subissons au quotidien, sans en être forcément conscients, et qui façonne, à notre insu, notre existence.

La succession de ces cinquante-trois témoignages donne, au bout du compte, un portrait fidèle de notre temps. Un constat qui invite à la réflexion.

Un peu tard dans la saison



★★★★☆

Jérôme Leroy

La Table ronde, 250 p., 18 €

C'est aux alentours de 2015 qu'un phénomène inexplicable et encore

tenu caché s'empare de la société et affole le pouvoir. On l'appelle, faute de mieux, l'Éclipse. Des milliers de personnes, du ministre à l'infirmière, de la mère de famille au grand patron, décident du jour au lendemain de tout abandonner, de lâcher prise, de laisser tomber, de disparaître. Au fil des pages particulièrement bien travaillées, avec en toile de fond, attentats, grèves et massacres plus ou moins bien orchestrés, nous allons suivre deux personnages.

Guillaume Trimbert, la cinquantaine fatiguée, écrivain en bout de course, est-il lui aussi sans le savoir candidat à l'Éclipse alors que la France et l'Europe, entre terrorisme et révolte sociale, sombrent dans le chaos ? C'est ce que pense Agnès Delvaux, jeune capitaine des services secrets. Mais est-ce seulement pour cette raison qu'elle espionne ainsi Trimbert, jusqu'au cœur de son intimité, en désobéissant à ses propres chefs ?

Dix-sept ans plus tard, dans un recoin du Gers où règne une nouvelle civilisation, la Douceur, Agnès observe sa fille Ada et revient sur son histoire avec Trimbert qui a changé sa vie au moment où changeait le monde.

L'auteur explore l'un de ses thèmes de prédilection : la disparition de notre société. Et l'homme de gauche, compagnon du PCF, ne va pourtant pas nous offrir une explosion sociale. Non, notre société rongée par la mondialisation et le consumérisme va peu à peu s'effacer parce que les gens vont... disparaître. Ils vont s'éclipser !

Les références autobiographiques qui parsèment ce roman sont multiples et, pour une grande part, nous promènent en Normandie, terre d'enfance de l'écrivain. Offranville, Saint-Wandrille, Saint-Valery-en-Caux, Etretat constituent autant de flash-back d'une histoire personnelle. Sans oublier Rouen. Le collège Fontenelle et la classe de 4e, la rue Lezurier-de-la-Martel dévalée sur un cheval à roulette complètent la panoplie des souvenirs. Construit comme un polar, avec une intrigue dont les clés sont peu à peu livrées au lecteur, ce roman s'amuse avec nos nerfs.

Soudain le large



★★★★☆

Julien Decoin

Le Seuil, 250 p., 18 €

Cette nuit-là, au milieu du port de Cherbourg, Charles la sauve de la noyade et la hisse à bord, inconsciente. A-t-elle glissé ? A-t-elle sauté ? Quelle est la couleur de ses yeux ?

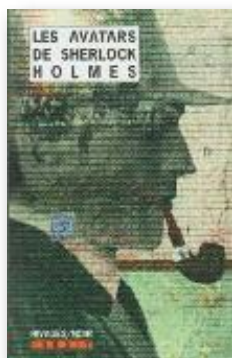
Catherine se réveille dans ce voilier inconnu et part sans explication. Mais elle reviendra, comme la mer monte et descend. Et Charles, le marin, l'attendra à quai, jusqu'à ce que leur histoire commence, comme dans un roman d'aventure...

Ce roman se présente sous la forme d'un journal de bord relatant

la rencontre de Charles et de Catherine, « jolie Pénélope des temps modernes ».

Le premier a repêché la seconde dans le bassin du port de Cherbourg, en pleine nuit. Cupidon les a réunis dans une romance haletante. Nous les suivons trois mois durant. Un brillant second roman, mêlant l'aventure maritime au destin de deux fugitifs écorchés.

Les avatars de S Holmes



★★★★☆

Collectif

Rivages, 140 p., 6 €

Premier volume de la série de pastiches, cet opus est placé sous le signe de la parodie humoristique. Avec des contributions d'humoristes patentés tels que P.G. Wodehouse, Stephen Leacock, mais aussi d'auteurs ayant acquis une célébrité dans d'autres domaines, comme J.M. Barrie (Peter Pan), A.A. Milne (Winnie l'Ourson). Car c'est un point commun à la plupart de ces parodies : il s'agit de mettre Holmes à l'épreuve, de se moquer de sa morgue et de sa suffisance, de remettre en question ses méthodes, de le prendre en défaut ou de le caricaturer outrageusement. Il y a dans ce petit recueil de quoi se divertir intelligemment pendant une heure ou deux. C'est malin, gentiment outrancier, indéniablement

agréable. Ce recueil fait revivre le plus célèbre des détectives anglais.

Chrétiens français ou français chrétiens ?



★★★★☆

**N. Polony, F. Hadjadj,
Don P. Préau**

Salvator, 130 p., 12 €

L'identité est un des thèmes au cœur du grand débat de l'élection présidentielle. L'identité chrétienne fait débat en France ! D'un côté, les tenants d'une affirmation musclée face à l'islam, à la crise migratoire et au déclin de l'Europe ; de l'autre, les partisans de la culture du dialogue enseignée par tous les papes depuis Vatican II. Comment expliquer cette focalisation identitaire ? Quelle place pour les croyants dans la société ? La foi doit-elle se confondre avec des frontières nationales ? Natacha Polony, Fabrice Hadjadj et Don Paul Préau répondent à ces questions cruciales à travers une discussion passionnée et captivante, sans faux-semblant ni fausse pudeur.

Les éditions Salvator publient le débat sur la question de l'identité organisé par le Congrès Mission, le 2 octobre, à la paroisse Notre-Dame-des-Champs, à Paris. Et proposent donc l'éclairage de trois témoins, diversement situés (une journaliste laïque de culture chrétienne, un phi-

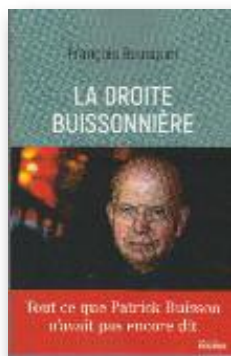
losophe d'origine juive ayant embrassé la foi catholique et un prêtre de la communauté Saint-Martin) sur la question de l'identité politique et religieuse de la France.

La foi a-t-elle pignon sur rue dans une société sécularisée ? Que signifie le port d'une soutane dans une société devenue « in-chrétienne » ? Comme disait déjà Péguy à l'aube du XXe siècle. Que valent les racines chrétiennes dans un pays laïc comme la France ? Qu'est-ce qui prime ? La loi ou les convictions religieuses ? Les questions identitaires obsèdent les mentalités qu'elles soient laïques ou confessionnelles ; elles sont omniprésentes dans le débat public et spécialement durant la campagne présidentielle qui s'est ouverte avec les primaires de la droite et de la gauche. Ce livre tombe vraiment à pic pour éclairer les esprits sur la question identitaire qui taraude tant de Français, qu'ils croient ou non au ciel. Dans ce livre, trois points de vue différents s'expriment, sous forme de débat, en toute civilité. Cet ouvrage rappelle qu'être chrétien est un combat permanent. Il met aussi en évidence l'inculture grave qui se répand en France, avec de plus en plus de nos contemporains incapables de simplement identifier une soutane et d'y reconnaître l'habit du prêtre. Il souligne aussi cette dérive : la culture chrétienne remplace désormais le culte chrétien. Un débat de grande tenue, particulièrement éclairant et passionnant.

Finalement la vocation du chrétien est d'être "lumière du monde et sel de la terre", or, précisément, la lumière et le sel ne sont pas là pour s'imposer à autre chose qu'ils feraient

disparaître, mais pour relever ce qui est déjà là, pour sauver ce qui est déjà là, ce qui est déjà donné dans l'Histoire. Voilà qui nous amène à préciser le sens à donner à la discrétion du chrétien dans la société : une discrétion, certes, mais une discrétion comme le sel de la terre et lumière du monde.

La droite buissonnière



★★★★☆

François Bousquet

Plon, 380 p., 21 €

Conseiller du prince ou âme damnée, pygmalion ou gourou, la frontière est mince, en politique, entre le vice et la vertu. Le pouvoir ne connaît que le clair-obscur. Patrick Buisson aussi. Entre légende dorée et légende noire. L'éminence grise cultive le secret, le faiseur de roi suscite des fantasmes, le champion du débat d'idées intrigue. C'est pour les uns "le mauvais génie" tombé en disgrâce ; pour les autres, l'architecte de l'élection de 2007 et celui qui a évité au président sortant un naufrage en 2012.

Surnommé "l'alchimiste" par l'ancien chef de l'Etat, le conseiller a posé les jalons d'une révolution conservatrice, aujourd'hui "hors les murs". Peut-être demain clans les murs. Identité nationale, rupture du front républicain, retour des

frontières, levée des tabous : la droite décomplexée n'en finit pas de soigner sa ligne Buisson, avec ou sans Sarkozy. L'enjeu ? La bataille culturelle. Voici l'histoire d'un homme clivant, forcément clivant, qui a changé le visage de la droite. Patrick Buisson est sans conteste l'un des plus profonds stratèges de la droite. On l'a vu lorsqu'il permit, avec le succès que l'on connaît, à Nicolas Sarkozy de l'emporter en 2007, sur une ligne « populiste » de droite.

L'auteur, connaissant la pensée de Patrick Buisson depuis longtemps, propose dans cet ouvrage des clés de lecture pour la compréhension de cette fameuse « ligne Buisson ».

Eglise, politique et eucharistie



★★★★☆

Collectif

ed. du Cerf, 180 p., 20 €

Fruit de la rencontre entre William Cavanaugh et les professeurs de l'Institut catholique de Paris, ce recueil donne à découvrir la pensée du théologien politique qui s'intéresse à la place de l'Eglise dans l'espace public. L'ouvrage présente, outre sa conférence en 2012 à l'Institut, deux textes inédits en français et une synthèse des débats.

William T. Cavanaugh est devenu dans les quinze dernières années une voix saillante de la théologie en général et de la théologie politique en particulier. S'intéressant à la place de l'Église dans l'espace public, dans sa relation à l'État-nation et au monde, il met en œuvre une véritable imagination théologique fondée sur la dimension eucharistique du Peuple de Dieu. Cette forme de théologie présente un « fort coefficient d'étrangeté » pour la tradition européenne, en même temps qu'une « promesse stimulante » pour penser un engagement fort de l'Église dans l'histoire et dans la société.

Ce livre est ainsi le premier ouvrage de dialogue critique et profond, en langue française, sur le travail accompli jusqu'à présent par William Cavanaugh. Il est tout autant une introduction à sa pensée, qu'une invitation à aller plus loin dans le débat et la recherche théologique.

L'originalité de la thèse est de proposer « une nouvelle manière de penser la responsabilité et l'intervention directes de l'Église dans des sociétés pluralistes et démocratiques ». Un livre très utile pour prendre pied avec une forme de pensée qui n'est pas habituelle pour la théologie européenne. En effet pour les théologiens de l'ICP, la ligne de force de la proposition de leur collègue américain est d'établir « la connexion interne entre l'élément le plus intime de la vie de l'Église, sa liturgie eucharistique, et son élément apparemment le plus périphérique, son engagement public dans l'histoire et dans la société ». S'appuyant sur Henri de Lubac, W. Cavanaugh veut redonner son sens originel au « corpus mysticum » qui

avec le temps en est venu à désigner le corps sacramental, en lieu et place de l'Église, « le vrai corps socio-historique du Christ présent à l'histoire des hommes », qui « ne se contente pas de planer au-dessus du monde temporel ».

En envisageant aussi l'Église comme corps du Christ, W. Cavanaugh met en valeur des pratiques ecclésiales qui, envisagées avec des catégories plus sociologiques que théologiques, ont pu être qualifiées un peu trop rapidement de sectaires. Il revisite ainsi l'expérience étonnante de Westphalia, telle qu'elle est rapportée dans un livre de géographie d'école primaire catholique daté de 1952 : une petite ville de l'Iowa entièrement catholique, construite par des immigrants allemands, où vie économique, vie sociale et vie religieuse étaient étroitement entrelacées.

Une lecture avec des catégories extérieures à la théologie n'y verra qu'une enclave catholique séparée du monde, et non pas « un système sophistiqué de dispositions économiques collaboratives » à travers lequel des disciples du Christ proposent une autre vision du monde et de « la façon de créer de nouveaux espaces d'engagement dans la vie terrestre qui ne se résument pas à s'incliner devant le caractère inévitable du 'monde' ». Et le plus important poursuit Cavanaugh, est que cette autre vision du monde soit présente dans un livre scolaire : elle est ainsi à même de stimuler l'imagination des élèves « pour qu'ils créent des espaces économiques où l'éternel intervient dans le temporel, pour qu'ils résistent à l'envie d'accepter passivement 'l'économie', comme

si elle était vouée au malheur et imperméable à l'Évangile ».

On lira aussi avec un intérêt particulier la critique du démembrement du département d'économie de l'Université Notre-Dame intervenu en 2003. Ou encore celle de la position adoptée par l'épiscopat américain contre le décret qui voulait que les institutions religieuses offrent aussi à leurs salariés une assurance santé qui rembourse les contraceptifs, la stérilisation et l'avortement. L'argument de la liberté religieuse avancé par les évêques, stratégiquement payante à court terme, risque de se retourner un jour contre l'Église qui a de fait entériné la distinction entre le religieux et le séculier.

Or tenir cette distinction, c'est contribuer à la marginalisation de l'Église dans l'espace public. Une perspective à laquelle le théologien ne peut se résoudre sans pour autant rêver d'un retour à un monde chrétien.

Le deuil du pouvoir



★★★★☆

Ss dir A Brezet

Perrin, 280 p., 18 €

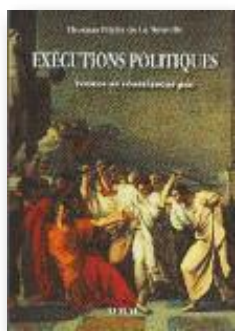
La chute est le meilleur révélateur de la tragédie du pouvoir, car elle découvre la vérité de l'homme derrière le dirigeant et expose comme jamais les travers de la comédie humaine.

Le constat vaut particulièrement pour les sept premiers présidents d'une V^e République qui conjugue imaginaire monarchique et sacralité populaire du suffrage universel. Afin d'ancrer le propos dans l'histoire, trois chapitres auguraux sont consacrés aux fins de règne des Républiques mourantes : celle dite des ducs enterrée avec Mac-Mahon, la III^e naufragée avec Albert Lebrun, la IV^e sacrifiée avec dignité par René Coty.

Fidèle aux précédents livres-chapitres portés par Perrin et Le Figaro, la rédaction associe historiens renommés et grands reporters, chacun racontant les cent derniers jours en fonction d'un président qu'il connaît à la perfection pour avoir écrit sur lui ou l'avoir suivi dans ses fonctions. Chaque contribution, écrite d'un style fluide, est riche en détails et aussi en révélations, par exemple sur la fin dramatique de Georges Pompidou ou l'« abdication » de François Hollande. Elle découvre à la fois le personnage public et l'être intime, sa vie quotidienne, son caractère, sa volonté de s'accrocher jusqu'au bout ou, au contraire, une forme de résignation due à la maladie ou à la conviction de la défaite. Elle dévoile enfin le poids de l'entourage, les coulisses des campagnes et des emblématiques passations de pouvoir. Les bassesses y côtoient l'abnégation et parfois la grandeur.

Une grande leçon d'histoire qui en dit beaucoup sur le déclin du pouvoir et la crise politique française, mais aussi sur la force d'incarnation de la fonction suprême et la transcendence qu'elle confère, envers et contre tout, à ses détenteurs.

Les exécutions politiques



★★★★☆

Thomas Flichy de la Neuville

DMM, 100 p., 11 €

Comment expliquer ces luttes soudaines et violentes qui éclatent dans l'arène politique, ces révélations tombant à point nommé pour ébranler la statue de l'adversaire ? Les raisons profondes des exécutions politiques, d'où viennent-elles et comment en réchapper ? A vrai dire, les mobiles des cabales n'ont en général rien de particulièrement honorable si bien que le public en est généralement maintenu soigneusement à l'écart, surtout s'il se pique de vouloir comprendre.

Quelles sont les raisons des exécutions politiques ? La jalousie constitue le premier mobile. En rentrant de la somptueuse fête organisée par Nicolas Fouquet, Louis XIV n'aurait-il pas déclaré à Anne d'Autriche dans le carrosse qui le ramenait à Versailles : « Ah, madame, est-ce que nous ne ferons pas rendre gorge à tous ces gens-là ? ». Le second mobile puissant des cabales est l'envie, peinte en 1303, par Giotto dans son allégorie des vices comme une vieille femme serrant une bourse et dont un serpent, sortant de sa bouche, se retourne contre elle. Le troisième mobile, plus mystérieux, est le caractère intolérable des personnages

politiques vertueux pour ceux qui sont habitués aux compromissions du pouvoir. Corrompre la vertu devient alors leur mot d'ordre. Pensons à Bonaparte, qui avait vu le parti à tirer de l'exécution sommaire d'un Prince de sang royal.

Comment faire tomber un adversaire politique ? Dans son ouvrage *Propagande*, Edward Bernays, neveu de Sigmund Freud, écrit : « La manipulation consciente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays ». Une exécution politique se déroule par conséquent en trois actes : une fois l'opinion déstabilisée par des rumeurs, il devient plus facile de mettre un adversaire en accusation puis de le faire tomber. Lorsque le pouvoir manque de preuves, il se rapporte d'ailleurs à ces bruits de fond. Philippe le Bel, n'y fait-il pas référence lors de sa justification publique de l'arrestation des templiers. Très souvent, les rumeurs sont télécommandées à distance. Ainsi La Morlière recevait des indemnités de Voltaire. Il avait son quartier général au café Procope et y recrutait sa troupe, composée de volontaires et de soudoyés. Il annonçait d'avance le succès ou la chute de la pièce qu'on allait jouer, et, pendant la représentation, il donnait le signal des applaudissements ou des murmures. Pour attaquer de front, toute une série de procédés sont à disposition. Le premier consiste à forger de fausses preuves. Viennent ensuite l'accusation si efficace de

corruption. Thomas More est accusé à tort d'avoir accepté des pots-de-vin, mais en l'absence de toute preuve, ces charges sont rapidement abandonnées. L'accusation de corruption fait donc mouvoir les multitudes et permet de faire tomber facilement l'accusé s'il se défend maladroitement. La durée de la procédure judiciaire est essentielle. Ce dernier ne doit être ni trop court ni trop long.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'exécution politique d'un homme d'État, demande bien davantage qu'une vulgaire compromission, mise au grand jour grâce à une technique d'amateur. En réalité le coup doit porter directement au cœur. S'il échoue, il deviendra très difficile de le rattraper. L'histoire est d'ailleurs peuplée de tentatives manquées de mise à l'écart qui se retournent brusquement contre leurs auteurs. Les artistes de l'exécution politique - quant à eux- agissent en toute discrétion loin de la scène publique. Ces acrobates de l'influence, qui tirent les fils des figurants, n'ont nul besoin de faire preuve d'une grande inventivité pour faire tomber ceux dont ils contrôlent les gestes à distance. Il leur suffit d'un petit mouvement pour rappeler à leurs créatures ce par quoi elles sont tenues. Il arrive pourtant que certaines personnalités trop indépendantes leur échappent. C'est alors que s'engage une course de vitesse entre la créature et son créateur. Lors des temps de troubles, à l'heure où les hiérarchies connaissent une recomposition absolue, les exécutions politiques se multiplient sou-

dain. Celles-ci sont moins mystérieuses qu'on ne le pourrait croire : en réalité, elles se ressemblent toutes.

«Hors des factions, il n'est presque personne aujourd'hui qui, après une exécution politique, croie la paix publique mieux garantie et le gouvernement lui-même plus sûr ; personne qui n'ait au contraire moins de confiance dans la force du pouvoir comme dans l'avenir de la société » disait François Guizot.

Histoire du coup de foudre



★★★★☆

Jean-Claude Bologne

Albin Michel, 300 p., 21 €

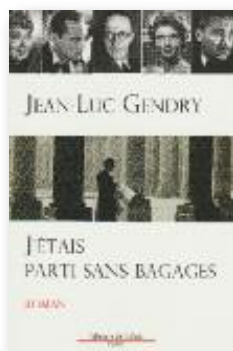
Ramsès II a presque soixante ans lorsqu'il tombe amoureux au premier regard d'une jeune princesse dont il fait aussitôt son épouse : voici le premier « coup de foudre » historiquement attesté. Trois mille ans plus tard, Stendhal, qui trouve l'expression ridicule, en convient : « La chose existe ». Aujourd'hui, elle est loin d'être remise en question !

Mais comment s'explique cette mystérieuse et soudaine attirance entre deux êtres ? Par la sensibilité ou la science (des atomes crochus... ou des phéromones) ? Le surnaturel (la flèche de Cupidon... ou l'inter-

vention du Malin) ? Une pure attraction physique ou un phénomène chimique ?

Si le coup de foudre conserve toute sa part de mystère, l'auteur en donne une lecture aussi inattendue que pertinente. En s'appuyant sur de nombreux récits empruntés à l'Histoire, à la légende et à la littérature, son enquête soulève au passage un passionnant paradoxe : notre époque cultive l'individualisme, la sécurité et le rationnel, mais elle ne rêve que de passions « enchaînantes », de surprises et de risques...

J'étais parti sans bagage



★★★★☆

Jean-Luc Gendry

ed. de Fallois, 250 p., 20 €

Ce récit très bien écrit, permet de retrouver la France de la fin des années trente dans le regard du jeune bourgeois découvrant la vie animée de la rive droite de Paris. Il est séduit par le monde du théâtre, rencontre des comédiens, Anouilh, Giraudoux et autres dramaturges de l'entre-deux guerres, mais aussi des politiciens, de grands patrons tels François Ceyrac et autres personnalités oubliées. Une belle promenade dans le Paris culturel et mondain de l'avant-guerre. L'écriture comme l'histoire y sont délicieuses.

Une histoire de la résistance en Europe



★★★★☆

Olivier Wieviorka

Perrin, 450 p., 24 €

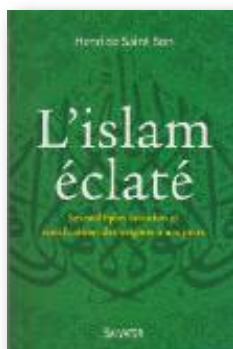
La résistance en Europe de l'Ouest a longtemps été considérée comme un phénomène national. Et elle a, de longues années durant, été analysée comme telle, les historiens privilégiant, pour l'étudier, le cadre de leur pays. Pourtant, si les facteurs internes jouèrent un rôle central dans sa naissance, la part des Anglo-Américains dans sa croissance fut éminente : en Norvège comme au Danemark, aux Pays-Bas comme en Belgique, en France et en Italie, l'armée des ombres n'aurait pu croître sans le soutien de Londres d'abord, de Washington ensuite. Il convenait dès lors de décloisonner les frontières et d'élargir les horizons pour offrir la première histoire transnationale de la résistance en Europe occidentale.

Pour ce faire, l'auteur a étudié l'organisation puis l'action des forces clandestines et des gouvernements en exil de six pays occupés entre 1940 et 1945. En scrutant le rôle de la propagande, du sabotage et de la guérilla dans cet espace ouest-européen, il invite à reconsidérer sans tabou l'action de la résistance, ainsi

que ses relations, tantôt cordiales, tantôt conflictuelles, avec les Alliés et les pouvoirs installés à Londres. Tout en mesurant la singularité de chaque pays, ce prisme original lui permet de pointer la communauté de destin qui unit cet ensemble appelé à être libéré par les troupes anglo-américaines.

L'auteur lève également le voile sur l'importance des finances, de la logistique et de la planification des grands Alliés dans le développement des forces clandestines, une donnée largement occultée lors des libérations. Il interroge, *in fine*, l'efficacité de l'armée des ombres, donc de la guerre subversive, dans la chute du III^e Reich.

L'islam éclaté



★★★★☆

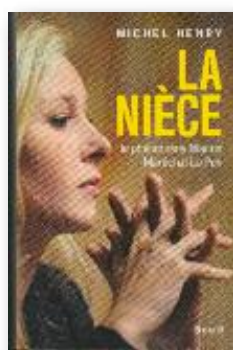
Henri de Saint Bon

Salvator, 200 p., 20 €

Les questions sur l'islam, qui tend à devenir en France et en Europe la première religion par le nombre de ses fidèles, prennent une place de plus en plus importante dans le débat public. Or, l'islam est divisé depuis ses origines. Le présent ouvrage a la prétention d'explicitier ses différentes branches et ramifications. Certes, l'islam en Europe est essentiellement sunnite. Mais chacun entend également assez souvent parler

du chiisme, plus rarement du kharidjisme. Existe-t-il d'autres branches au sein de cette religion ? Quels est leur fondement historique ? Qu'est-ce qui les différencie d'un point de vue doctrinal ou juridique ? Quels sont leurs théoriciens, leurs forces, leurs faiblesses ? Où se trouvent leurs principaux lieux cultuels ? Quelle est leur répartition par pays ? Et si ces branches sont fracturées, pourquoi ces fractures, de quand datent-elles, sur quoi portent-elles ? Pourquoi une partie de ceux qui se disent musulmans sont-ils fondamentalistes ou violents ? Autant de questions auxquelles le lecteur trouvera des réponses claires et précises.

La nièce



★★★★☆

Michel Henry

Le Seuil, 350 p., 19 €

En quelques années, Marion Maréchal-Le Pen est passée de figure montante du Front national à cadre incontournable du parti. L'ex journaliste de Libération, Michel Henry, s'est penché sur le "phénomène Marion Maréchal-Le Pen".

"Marion, c'est une rassembleuse", "C'est quelqu'un d'absolu", "Elle nous ressemble". Des déclarations d'amour comme celles-là, le livre de Michel Henry en regorge. Mais l'ouvrage recèle également des com-

mentaires plus critiques, voire impitoyables, concernant la "petite dernière" du clan Le Pen. Dans ce livre on découvre l'étoile montante du Front national à travers ceux qui la côtoient, ses collaborateurs comme ses adversaires.

L'ouvrage revient, entre autres, sur la popularité dont jouit Marion Maréchal-Le Pen. Une popularité qui se retrouve parmi les électeurs catholiques. La députée Front national est revenue dans une interview pour "La Vie" (et citée par l'ouvrage) sur cette nouvelle popularité. "Pendant très longtemps, les catholiques ont été terrorisés à l'idée d'être traités d'ultraconservateurs, de réactionnaires, de fachos, parce qu'ils assumaient leur foi. Je pense que ce temps est révolu. Nous n'avons plus envie de nous excuser, déclarait-elle. Tout le monde l'adore, c'est un star chez les cathos de droite et chez les gens de droite en général. Il la trouve très libre vis-à-vis de la doxa du FN et catholique pas seulement de temps en temps.

Dans la région PACA, où elle a été élue députée, tout le monde ou presque l'appelle « Marion ». Plus simple, plus humain, plus mignon que Maréchal ou Le Pen. C'est pourtant la « pire des Le Pen » affirment ses opposants. Elle insufflerait au Front national un positionnement « plus identitaire, plus radical, plus catholique, plus pétainiste ».

Quoi qu'il en soit, le phénomène ne laisse personne indifférent. L'auteur a enquêté, chez ses détracteurs comme dans son proche entourage, pour en percer les mystères, les convictions et les mensonges, les cohérences et les aberrations.

Sachant qu'en 2022, elle n'aura que 32 ans, ses supporters l'imaginent comme une Jeanne d'Arc candidate à une future présidentielle. Or, l'ascendance familiale la rendant dépositaire du passé du Front, elle s'y voit un futur prometteur, mais n'en maîtrise pas l'appareil, tenu par sa tante. Il lui faut donc se montrer patiente, dans l'attente d'une circonstance propice qui verrait le seul parti à pratiquer le droit du sang – celui des Le Pen –, appliquer cette équation : à Jean-Marie le passé, à Marine le présent, à Marion l'avenir. Mais c'est quand, l'avenir ?

Lao wai



★★★★☆

Collectif

Glénat, 50 p., 14 €

1859. L'Empereur Napoléon III et le royaume d'Angleterre préparent une nouvelle campagne contre la Chine. François Montagne et Jacques Jardin, soldats et amis de longue date, veulent à tout prix en faire partie. Mais les places sont chères. Seuls les meilleurs seront choisis... Deux mois plus tard, après une sélection et un entraînement draconiens, ils embarquent finalement pour l'Empire du milieu. Sur le navire, Montagne se lie d'amitié avec un étrange couple, un vieux diplomate marié à une

jeune Chinoise. Mais arrivé à la concession française de Shanghai, le jeune soldat français découvre que derrière les motivations politiques et diplomatiques de cette guerre se cache un enjeu bien moins noble : la commercialisation de l'opium en Chine. Une bande dessinée aux traits de qualité et à l'histoire passionnante et documentée.

Les marques mystérieuses



★★★★☆

Olivier Bonnewijn

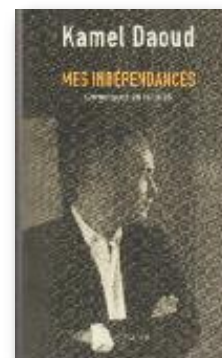
ed. de l'Emmanuel, 48 p., 6 €

Ces derniers temps, Jojo est de mauvais poil et n'a pas envie de faire d'efforts : il insulte son petit frère, se bat dans la cour de récréation, triche, ment, désobéit à la baby-sitter... La nuit, l'angoisse le saisit. Et puis quelle est cette marque soudainement apparue sur son icône du Christ ?

Entre lumière et obscurité, cette neuvième aventure de Jojo et Gaufrette traverse la vallée du péché et surtout du sacrement de réconciliation. A la fin du livre, un jeu de « questions-réponses » revient sur l'histoire et explicite sa portée spirituelle. Un album tout en nuances.

Les aventures de Jojo et Gaufrette sont des mini-romans qui font la joie des 7-11 ans.

Mes indépendances



★★★★☆

Kamel Daoud

Actes Sud, 480 p., 24 €

Journaliste depuis une vingtaine d'années, Kamel Daoud a tenu pendant quinze ans dans Le Quotidien d'Oran la chronique la plus lue d'Algérie, tout en collaborant à divers médias en ligne et en écrivant occasionnellement pour la presse étrangère. « L'exercice du vif » : c'est ainsi qu'il définit le travail du chroniqueur. Concernant la période 2010-2016, il a ainsi signé près de deux mille textes – d'abord destinés au public algérien puis, sa notoriété grandissant, de plus en plus lus dans le monde entier –, dont cent quatre-vingt-deux ont été retenus pour ce recueil. Ce rythme effréné donne son souffle et son esthétique à l'ensemble.

Qu'il brocarde l'islam politique ou la déliquescence du régime algérien, qu'il embrasse l'espoir suscité par les révolutions arabes ou qu'il défende la cause des femmes, c'est d'une plume originale, imagée, percutante et engagée. Car l'écrivain a érigé la chronique en exercice de style, en art de tendre un miroir à ses contemporains tout en s'interrogeant jour après jour, avec ou malgré l'actualité, sur l'homme, les dieux et les libertés. Avec ses chroniques,

l'auteur raconte aussi l'histoire d'une quête, celle d'un homme qui a conquis sa liberté par et dans l'écriture. La quasi-totalité des chroniques de Daoud en reviennent, quel que soit leur point de départ, à la question identitaire. L'islam, l'arabité, la berbéricité, la colonisation, la laïcité, l'immigration... Voilà les thèmes qui hantent le polémiste. Sa plume est acérée. Qu'on soit d'accord ou pas avec lui, on reconnaît sa franchise, son style et son côté décomplexé. Un recueil de chroniques percutantes.

Mon cousin le fasciste



★★★★☆

Philippe Pujol

Le Seuil, 130 p., 15 €

En octobre 2010, le Front National dans une stratégie de "normalisation" idéologique écarte plusieurs militants proches des courants les plus extrémistes qui traversent le parti. Parmi eux, Yvan Benedetti est traduit devant la commission de discipline du mouvement pour cause de double appartenance au Front National et à L'Œuvre française. Cet homme, représentant d'une frange affirmée, et qui doit être gommée par l'opération de communication du Front National, n'est autre que le cousin germain du journaliste prix Albert Londres, Philippe Pujol. Grand

reporter, l'auteur s'interroge sur les destins croisés et pourtant opposés, dans une mise en regard fascinante. Il dresse le portrait de son double en négatif et tente au-delà des caricatures de dépeindre un fascisme plus contemporain qu'il n'y paraît. Dans un studio parisien surchauffé, autour d'une stèle de l'OAS, dans les pas des processions de la phalange en Espagne ou encore lors d'un rassemblement sur la tombe du Maréchal Pétain sur l'île d'Yeu, en reporter, l'auteur, sonde l'âme rance et familière d'une idéologie française.

Les présidents et la guerre



★★★★☆

Pierre Servent

Perrin, 350 p., 22 €

Depuis 1958, sept hommes ont porté le titre envié de chef des armées en entrant à l'Élysée. À l'exception de Georges Pompidou, tous ont enfilé cette tenue avec une délectation certaine, comme s'ils trouvaient là, en comparaison des sables mouvants de la politique intérieure, le seul espace de liberté vraiment régalién. Pour comprendre la relation complexe qu'entretiennent les présidents de la Ve République à l'armée et à la guerre, pour serrer au plus près le pourquoi de leurs décisions, si lourdes de conséquences, Pierre Ser-

vent nous entraîne dans les dédales de leur mémoire, de leur histoire et de leurs *marqueurs* personnels.

Avant d'être élu au poste suprême, tous ont endossé l'uniforme. Si cinq d'entre eux ont fait la guerre, un seul, Charles de Gaulle, officier d'active, a combattu lors des deux conflits mondiaux. Les quatre présidents suivants – Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand et Jacques Chirac – ont tous été décorés au feu. Les benjamins, Nicolas Sarkozy et François Hollande, ont fait leur service militaire, mais pas la guerre... faute de conflits. Cela ne les a pas empêchés d'être des chefs de guerre volontaristes.

Pour mieux saisir leur place dans l'histoire et dans la mécanique de la Défense, l'auteur met également à nu le positionnement si particulier en France des grands commandeurs – notamment le chef d'état-major des armées et le chef d'état-major particulier du président –, à l'articulation du politique et du militaire. Pour la première fois, plusieurs d'entre eux ont accepté de s'exprimer avec une grande liberté sur les relations entre le sabre et la toge.

